Paris, Juin 1925.

REVUE DE L'AMÉRIQUE LATINE

Un supplice moderne

Toutes les cruautés dont usa l'Inquisition pour sauver les hérétiques, les tortures raffinées de la question médiévale, le supplice chinois de l'écartèlement, le plomb fondu et coulé à l'aide d'un entonnoir dans le cerveau de la victime, toute la vieille science de martyriser subsiste encore aujourd'hui, habilement déguisée.

L'humanité est toujours le bourreau cruel de soi-même, depuis comme avant Jésus-Christ. Les choses changent de forme, l'essence n'en varie jamais. Et, comme preuve de ce que j'avance, je dénonce ici un avatar moderne des anciennes tortures : l'*estafetamento* (1). Ce supplice vaut ceux du tourniquet, du bûcher, de l'étranglement, de la pendaison, de l'empalement, de la bastonnade, de la roue et autres. Une seule différence : toutes ces mécaniques tuaient avec une relative rapidité, tandis que l'*estafetamento* prolonge pendant de longues années l'agonie de la victime.

On nomme une estafette de la suivante manière : le gouvernement, sur l'indication malveillante d'un politicien influent, ordonne à un citoyen de devenir estafette des postes et télégraphes, pour la liaison de deux villages non desservis par le chemin de fer. L'ingénu ne voit tout d'abord dans la chose qu'honneurs et bonnes affaires. C'est un honneur d'entrer dans la phalange grasse des punaises budgétivores qui digèrent patiemment le pays ; et c'est une bonne affaire que de toucher des appointements mensuels fixes avec, pour avenir, blanc et propret, le lit tendre de la retraite.

Qu'on n'oublie pas de remarquer ici la différence entre le moyen âge de mauvais augure et la prévoyante démocratie d'aujourd'hui. L'absolutisme prenait brutalement ses victimes et les tuait sans « *habeas corpus* » ; la démocratie opère avec des ruses de Tartufe. Elle arme des *arapucas* (2), met des ronds d'orange dedans et attend patiem-

(1) Action de nommer une estafette.
(2) Pièges que font les paysans brésiliens pour attraper des oiseaux.

Digitized by Google

ment que « *sponte sua* » l'oiseau tombe dans le piège. Elle veut ses victimes au hasard, sans choix préalable. On appelle cela de l'art pour l'art... Une fois nommé, l'homme ne s'aperçoit pas tout de suite de son malheur. C'est seulement au bout d'un mois, ou deux, qu'il commence à se méfier, méfiance qui, par degrés, se fait certitude, certitude horrible d'avoir été empalé sur la selle dure de la plus méchante rosse des environs avec devant soi cinq, six, sept lieues de supplice à avaler par jour, la malle postale en croupe.

Voilà les aiguillons de l'instrument de torture, les fameuses lieues ! Pour le commun des mortels une lieue est une lieue ; la mesure d'une distance qui commence ici et qui finit là-bas. Celui qui voyage, une fois le parcours achevé, arrive et est heureux.

Les lieues de l'estafette à peine finies recommencent « *da capo* » comme dans la musique. Les six lieues parcourues (supposons un cas où il n'y en ait que six) renaissent devant lui au retour. Il faut les faire et les défaire. Voile de Pénélope, rocher de Sisyphe, il y a entre l'aller et le retour la mauvaise digestion du manger réchauffé et de la mauvaise nuit. Et cela continue pendant un mois, une année, deux, trois, cinq ans, tant qu'il reste des fesses au cavalier et que la peau tient sur le dos de la bête.

Lorsqu'il croise un voyageur à petites journées l'envie mord l'estafette. Celui-là « arrivera » bientôt tandis que pour lui ce verbe est une dérision ironique. A peine a-t-il mis pied à terre, éreinté, l'occiput en feu, au bout de ses trente-six mille mètres de trot, à peine a-t-il mangé de mauvais haricots et dormi quelques heures d'un pauvre sommeil, que déjà l'aurore lui colle en guise de bonjour les mêmes 36.000 mètres de la veille, maintenant couchés en sens inverse... Bientôt l'animal blessé tombe de faiblesse. C'est à pied que l'estafette monte maintenant les collines pour reposer la bête. Il n'a pas les moyens d'en acheter une autre. Son argent suffit à peine pour le maïs, le fermage du *rapador* (1), l'eau de sel pour les bains de siège et les autres remèdes nécessaires au pansement des blessures du cheval et du cavalier.

L'Etat, — celui-là même qui paye les grosses chenilles bureaucratiques des *contos* par mois (2) et les cacatoès parlementaires des cent *milreis* (3) par jour — lui donne généreusement cent *milreis* par mois.

(1) Mauvais pâturage.
(2) Le *conto* vaut mille *milreis*, c'est-à-dire environ 2.200 francs.
(3) Le *milreis* est l'unité monétaire brésilienne. Elle se divise en mille *reis* et vaut 2 fr. 20.

Digitized by Google

C'est dire qu'avec vingt *reis* il lui paye trois cent trente mètres de supplice. Le kilomètre de torture revient à 60 *reis*. C'est la douleur le meilleur marché qui soit.

L'estafette commence à s'affaiblir par la fatigue et la faim. Les chairs s'en vont, les joues se creusent, les jambes deviennent deux parenthèses où s'abrite le ventre de la malheureuse rosse.

Outre ses disgrâces physiologiques, économiques et sociales, il pleut sur lui des calamités météorologiques. Le temps inclément ne lui épargne aucune raillerie. L'été, le soleil ne se fatigue pas de le griller comme une châtaigne. S'il pleut, il n'échappe à aucune goutte d'eau. Vers la fin mai, à l'entrée des froids, il est transi comme un sujet de Nicolas exilé en Sibérie en train de dévorer des lieues infernales. Le jour de la saint Barthélemy, agrippé à la crinière de la cadavérique jument, c'est un miracle que le vent furieux ne les descende tous deux en même temps que les arbres. Le patron-gouvernement s'imagine qu'il est en fer et qu'il a les fesses en acier; que les routes sont des rues asphaltées et doublées de velours; que le ciel est au beau fixe avec de douces brises occupées à souffler sur les voyageurs les émanations suaves de la « balsamine en fleur ».

Il suppose aussi que cent *milreis* de salaire sont une paye royale, à s'en lécher les doigts. Et dans cette angélique croyance, lorsqu'il y a crise financière, il enlève cinq ou dix *milreis* à son maigre traitement pour qu'avec les restes des estafettes, puisse s'en aller en Europe un *bacharel* (1) protégé avec mission d'études sur « l'influence zygomatique du périhélie solaire sur le régime zarathoustrique des démocraties latines ».

De la sorte, l'armée des estafettes, de jour en jour plus misérable, noyée dans les dettes, blessée de fatigues, au soleil de décembre ou à la brume froide de juin, trotte, trotte sans cesse, monte les collines et les descend, traverse les marais et les sables, les gorges et les défilés, secouée par les bêtes faméliques qui, à force de souffrir, n'ont plus allure chevaline.

Le dos de la jument est une pauvre plaie et on voit ses côtes. Caricature attristante du pauvre « Equus », elle crève un beau jour de faim, à bout, en plein voyage. L'estafette prend les harnais sur son dos et finit le chemin à pied. Mais comme ce jour-là il arrive en retard, l'agent des postes dans son rapport parle d'irrégularité.

---

(1) Jeune homme ayant passé son baccalauréat.

Digitized by Google

La poste centrale bouge, fait courir une longue paperasse à travers plusieurs salles où, commodément installée dans des fauteuils accueillants, la bureaucratie réjouie parle d'espions allemands. Après un grand voyage, cette paperasse arrive à une pièce où trône devant un bureau en *embuia* (1) un monsieur bien en chair et aux bonnes joues qui fume un cigare donné. Celui-là gagne huit cents *milreis* par mois parce qu'il est fils d'un tel, beau-frère, beau-père ou beau-fils de tel autre. Il commence son travail à onze heures et le termine à trois, avec un petit arrêt pour déguster une « batida » (2) chez le mastroquet du coin.

Le gros poussif jette un regard, les yeux boursoufflés, sur le papier et grogne :

— Ces estafettes, quels salopards !

Et il signe la lettre de renvoi qu'on lui présente pour le bien du service public.

(Quand cela n'arrive pas, ce qui arrive est pire. Une fois, l'agent des postes d'une petite ville de l'Etat de São Paulo se plaignit dans son rapport de l'estafette. Le bureau central l'autorisa à punir avec sévérité le coupable. L'agent réfléchit sérieusement sur le cas; ensuite, ayant montré l'ordre au malheureux, lui fit administrer, au nom du gouvernement, la plus formidable volée de coups de fouet dont on ait souvenance dans l'endroit. Après quoi, il fit son rapport disant que sa mission était remplie et que le service serait interrompu pendant une quinzaine de jours, le patient étant au lit et se soignant à l'eau de sel...)

Le supplicié, mis à la porte, sans santé, sans cheval, sans fesses, couvert de dettes, le foie et les viscères en marmelade à cause des secousses du cheval, se voit immédiatement entouré d'une foule de créanciers avides comme des *urubús* (3).

— On aurait dit un honnête homme et pourtant il m'a volé cinq boisseaux de maïs, dit l'épicier, gros Napolitain enrichi dans le commerce de la fausse monnaie.

— Il m'a emprunté pour s'acheter un nouveau cheval 100 *milreis* à petits intérêts, un taux d'ami (cinq pour cent par mois), il y a de cela cinq ans. Il ne m'a payé que les intérêts et m'a donné les harnais. Quel voleur ! se lamente l'usurier, associé de l'épicier dans l'affaire de la fausse monnaie.

---

(1) Bois brésilien.
(2) Cocktail d'eau-de-vie, de canne et de citron.
(3) Corbeau du Brésil, plus petit et plus féroce que celui d'Europe.

Digitized by Google

Le mercier pleure une paire de pantalons en coton de Minas, vendue au crédit. Le pharmacien un kilo de magnésie falsifiée. Et le martyr, ployant sous les injures, ne voit qu'une issue, fuir... fuir n'importe où, dans un endroit où on ne le connaisse pas et où on le laisse mourir en paix.

De cette façon, le supplice moderne de *l'estafetamento*, outre l'éreintement physique de la victime, lui procure encore une petite mort morale. Tout cela pour qu'il ne manque pas aux lecteurs des feuilles du *sertão* (1) la pâture quotidienne d'encre noire sur fond blanc, au moyen de laquelle s'impriment en langage prétentieux les coups de couteau donnés par *Pé Espalhado* (2) à *Camisa Preta* (2), le fromage volé par *Bahianinho* (2) à Manoel l'épicier, le feuilleton traduit de Georges Ohnet, le salut de la patrie par la haute volaille nationale, la hâblerie grasse des Ligues de ceci et de cela, la découverte d'espions dans des endroits où il n'y a rien à espionner, la polyculture, le *zébu* (3), la francophilie, l'influence allemande, les grosses blagues des agences et toutes les idioties qui poussent si bien dans les *massapés* (4) et les *terras roxas* (4) de ce pays étonnant.

La politique du colonel Evandro, à Itaoca, jeta en vain du lest à partir du jour où son adversaire Fidencio, colonel lui aussi, orienta le vote des cravatés à coups de 500 milreis et celui des va-nu-pieds à coups de deux costumes et un chapeau par tête.

Le premier geste du vainqueur fut de mettre à la porte tous les fonctionnaires publics pouvant être renvoyés. Parmi les blackboulés, il y avait des gens de la poste y inclus l'estafette, pour le remplacement duquel le gouvernement désigna Izé Biriba.

Ce Biriba était un véritable escargot humain, lourd de manières et pauvre d'idées avec deux formidables atouts dans la vie : la politique et le toupet. Le toupet, c'était une touffe têtue qui lui tombait sur le front avec tant d'insistance qu'il dépensait la moitié de sa journée à la relever d'un geste machinal. Alliés tous deux, — le toupet et la politique —, ils lui prenaient tout son temps, de sorte qu'il ne restait à Biriba pas un instant de liberté pour s'occuper de la ferme qui, à la fin des fins, mangée par le *cupim* (5) de l'hypothèque, passa aux mains

(1) L'interland, l'intérieur du pays.
(2) Sobriquets courants de voleurs.
(3) Race de bœufs originaire des Indes et très bien acclimatée au Brésil.
(4) Noms des bonnes terres de culture.
(5) Nid de termites.

Digitized by Google

d'un Calabrais coquin. Il acheta alors un bar, mais fit faillite. Pendant qu'il remontait le toupet, les clients lui volaient des apéros ; et dans ces manigances politiques, ses coreligionnaires, en même temps qu'ils se perdaient en diatribes contre le gouvernement, buvaient des rafraîchissements et mâchaient des petits gâteaux de poisson sur le compte de la future victoire. Outre le toupet, Biriba avait le tic du « Oui, M'sieu » élevé aux fonctions de virgule, point et virgule, deux points et point final de toutes les bêtises dites par ses partenaires ; et parfois, entraîné par l'habitude, lorsque le client s'arrêtait de parler et commençait de manger, il continuait de scander par les « Oui, M'sieu » la mastication du gâteau.

Au moment de la chute de l'autre et de la montée au pouvoir de son parti, il en était réduit à la remarquable position « d'allumette »(1) électorale. Pendant les élections, il travailla comme pas un. On lui confia les pires missions, chasser les électeurs enfouis au fond des forêts, négocier les consciences, débattre le prix des votes, les échanger contre des juments lépreuses et prouver aux méfiants, à force d'arguments murmurés à l'oreille, que le « gouvernement était avec eux ».

Après la victoire, Biriba sentit, pour la première fois dans sa vie, une jouissance intégrale de cœur, de tête et d'estomac.

Vaincre ! O nectar ! O ambroisie incomparable ! Biriba régala ses viscères avec le mets des dieux. Pour une fois, les noirceurs de sa vie de misères blanchissaient en aurore. Manger à sa faim, parler haut, délices de la victoire ! Que lui donnerait le chef ?

Il jouissait d'avance et vivait dans un lit de roses. Mais voici qu'éclata la nouvelle de sa nomination à l'emploi d'estafette.

Sans penchant pour cela, il voulut se rebiffer, demander davantage Mais à la conférence qu'il eut avec son chef, les objections qui lui venaient aux lèvres se transformaient en ses habituels « Oui, M'sieu », de telle façon que le colonel en arriva à se convaincre d'avoir matérialisé le plus beau rêve de Biriba.

— Regarde, Biriba, ce que te vaut la fidélité. Tu attrapes une belle place ! Regino sera l'agent et toi l'estafette.

Biriba parla du cheval qu'il n'avait pas.

— Bah ! On le trouvera, certifia le colonel ; j'ai par là une jument noire, de bonne marche et de bonne race qui vaut dans les 200 *milreis*.

---

(1) Celui qui recrute les électeurs.

Digitized by Google

Je te la cède à moitié prix. L'argent ? Ne t'en fais pas. Leandrinho te le prêtera. On arrange tout, voyons !

L'arrangement valut à Biriba une mauvaise jument achetée le double de sa valeur avec de l'argent pris à 3 o/o chez le fameux Leandro, homme de paille du colonel Fidencio. De cette façon, par carambolage, le politicien finaud plaçait à intérêts la plus mauvaise rosse de la *fazenda*, tout en tenant par les rênes de la gratitude l'estafette ingénu.

Biriba débuta dans le service. Six lieues quotidiennes à faire aujourd'hui et à défaire demain, sans autre congé que le dernier jour des mois impairs.

Cela n'eût encore rien été s'il avait fallu dévorer le chemin en l'unique compagnie de la malle postale. Mais l'entreprise n'était pas si simple. Comme Itaoca n'était qu'un tout petit village perché sur le haut de la *serra* et dépourvu de tout, il ne se passait pas une seule fois sans que ses amis politiques le cherchassent pour de petites commissions à faire en ville. A l'heure du départ les profiteurs surgissaient avec des bouts de papier et des négrillons venaient transmettre les ordres des absents.

— Madame vous prie d'acheter trois bobines de fil n° 50, une pochette d'aiguilles, une pièce de ruban blanc, cinq paquets d'épingles à cheveux petites, et, s'il reste un *tostão* (1), un bonbon sifflet pour Juquinha.

La plupart du temps tous ces articles existaient à Itaoca à peine un peu plus chers qu'en ville, mais les commander à Biriba c'était réaliser l'économie du *tostão* pour le bonbon sifflet.

— Oui M'sieu, oui, M'sieu !

Il ne disait pas autre chose quoique la répétition continuelle de l'abus l'exaspérât. Outre les petites commissions, peu coûteuses, il y en avait d'autres plus lourdes, telle qu'emmener un cheval harnaché à X. qui viendrait tel jour accompagner Mme Y. Et c'était aussi Biriba qu'on choisissait pour conduire en ville, lorsqu'elle allait s'y reposer, Tiburcia, la négresse cuisinière du percepteur.

C'est dans ces circonstances, en gardien d'amazones, que je l'ai connu.

En voyage vers Itaoca, à mi-chemin, je rencontrai un homme chevauchant la jument la plus mal fichue que j'eusse jamais vue. En croupe la malle postale et autres paquets ; sur le devant de la selle des paquets encore et un balai neuf, le manche en bas et la paille en l'air.

(1) Petite monnaie correspondant au sou.

Digitized by Google

Il était arrêté dans une attitude abrutie, tenant par la bride un petit cheval. Je l'abordai en demandant du feu. La cigarette allumée, je m'enquis de la personne qui montait l'autre bête.

— Vous ne voyez pas que j'accompagne Mme Engracia, sage-femme à Itaoca. Elle est descendue un peu et...

J'entendis une rumeur derrière moi ; de la lisière de la forêt sortait une femme rubiconde, les jupes amidonées, avec un vague fichu sur la tête. Pour ne pas la gêner, je me remis en route non sans jeter un coup d'œil pour voir la peine qu'avait l'estafette à rehisser sur la selle les sept *arrobas* (1) de la sage-femme soulagée...

Et les propos insultants...

— M'sieu Biriba, ce n'est pas du fil n° 40 que j'ai commandé. Vous m'avez l'air bien bête !

Lorsque l'étoffe était mauvaise :

— Vous n'avez pas vu que l'indienne déteignait ? Mais ce qui lui coûtait le plus, c'était de servir l'exécrable opposition. Le colonel du parti contraire ne se gênait pas, par l'intermédiaire d'un troisième, neutre ou opposant déguisé, pour abuser de la bonne foi du martyr.

Biriba se souvenait douloureusement d'un certain bouc de race qui lui avait donné bougrement de peine sur le chemin, sans compter les coups de corne, et qu'il sut, à l'arrivée, être destiné à l'ennemi. Tout le monde se réjouit de l'aventure avec des rires et des bons mots.

— C'est un « pax-vobis » ce Biriba ! Amener le bouc de l'opposition ! Ah ! Ah ! Ah !

Tout cela et d'autres choses finirent par l'aigrir. Biriba maigrit. Biriba jaunit.

La jument, la pauvre, changea de physionomie. Son dos était devenu une demi-lune concave et il s'en fallait de peu que les pieds du cavalier ne touchassent le sol. A cheval Biriba diminuait. Sa tête ne dépassait guère le niveau d'une ligne tirée de la croupe à la tête de la bête. Horriblement blessée elle avait les yeux constamment remplis de larmes de douleur ; cependant au lieu d'inonder de pitié les cœurs durs des gens d'Itaoca, elle faisait leur joie et inspirait des calambours idiots au sujet de « l'Estaffette de Triste figure et son Bucéphale » comme les baptisa un bel esprit de l'endroit.

Seul leur ressemblait Cunegundes, le chien vagabond et galeux

(1) Poids national de 15 kilos.

Digitized by Google

qui déambulait à travers la ville, fuyant les mouches et les coups de pied. Aussi l'appela-t-on *Biribinha* (1).

Le gouvernement ne tarda guère à donner un petit tour de vis aux appointements des estaffettes, en enlevant dix *milreis* pour se sauver d'une crise financière. Le fait est qu'il s'en tira !

Les habits de Biriba étaient devenus transparents. A l'entrée de la saison des pluies, une âme charitable lui fit cadeau d'un manteau de pluie, mais à la première averse il comprit que le manteau était une vraie écumoire et qu'au lieu d'améliorer sa situation il l'empirait par la surcharge d'une étoffe qui absorbait plusieurs litres d'eau.

Biriba à bout de patience murmura.

Le colonel le sut et le fit appeler.

— Est-il vrai que vous soyez mécontent de l'emploi qu'on vous a donné ? Auriez-vous voulu, par hasard, être élu sénateur ou vice-président ? Un pauvre diable qui se traînait, sur le point de mourir de faim, occupe, grâce à notre générosité, une charge fédérale avec droit à la retraite et un traitement relativement élevé, (ici Biriba crut devoir marmonner un « Oui, M'sieu) trouve toute sorte de facilités, reçoit un bon animal et se plaint ! Que désire alors Votre Excellence ?

Biriba se rengorgea de courage et déclara ne vouloir qu'une chose : la démission. Il était malade, très fatigué, menacé de perdre la jument et les fesses d'un moment à l'autre. Il voulait changer de vie.

— Non, alors ! On change de vie comme ça, d'un jour à l'autre ? On veut abandonner ses amis ? Et la discipline du parti, qu'en faites-vous, mon cher nigaud ?

Le départ de Biriba ne convenait à personne. Qui serait plus serviable ? Tous se rappelaient les estaffettes précédents, mal élevés, rébarbatifs, incapables d'apporter un paquet d'aiguilles à qui que ce soit. Il ne s'en irait pas. Itaoca lui imposait ce sacrifice.

Mais la torture quotidienne du cocktail des viscères, tout au long des six lieues, finit par briser en lui le bêton de la loyauté politique.

Le martyr ouvrit les yeux. Il se souvint avec regrets du bon temps du colonel Evrando, les délices du mastroquet et même de la période d'avachissement. Ça allait beaucoup moins bien depuis la victoire, il n'y avait pas de doute.

Ce libre examen de conscience fut — croyez-moi — le commence-

(1) Petit Biriba.

Digitized by Google

ment de la chute du colonel Fidencio. Biriba le soutien du parti pourrissait par la racine. Il tomberait, et, avec lui, toute la masure politique. Dans son âme troublée, la vipère de la trahison faisait son nid.....

Les nouvelles élections s'approchaient ; une nouvelle victoire eût été pour l'estaffette trois ans de nouveau martyre. Biriba se dit que pour lui et sa jument le salut était dans la défaite. On lui donnerait son congé et, vétéran et martyr du *Fidencismo*, il continuerait honorablement à appuyer le parti, sans souffrir du contact odieux de la selle pendant six heures quotidiennes de secousses.

Il décida de trahir.

La veille des élections Fidencio l'avait chargé d'apporter de la ville un certain papier très important pour le truquage des votes. Sais-je seulement ce que c'était ? Un « papier ». Le mot « papier » dit ainsi mystérieusement porte en lui des choses... Je ne comprends rien aux élections. J'ignore la force que peut avoir un de ces « papiers » dans le résultat de ces histoires. Je sais cependant que tout dépendait de ce « papier » et la preuve en est que la mission de Biriba était secrète. Fidencio fit remarquer la gravité de la commission — la plus grande preuve de confiance qu'il eût jamais donnée à quelqu'un.

— Attention ! Notre sort est dans tes mains. Ça c'est de la confiance, hein !

Biriba partit. Il reçut le « papier » en ville et revint.

A mi-chemin, cependant, il prit par un sentier et s'en alla jusqu'à la hutte d'un pauvre vieux nègre, lâcha la jument et se mit à causer avec le gorille. La nuit vint et Biriba ne bougea pas. L'aurore vint à son tour et Biriba ne s'en émut pas davantage. Dix jours passèrent ainsi. Finalement il harnacha sa jument, la monta et s'en retourna à Itaoca comme si rien n'était arrivé.

Son apparition fut une surprise. Après les tentatives inutiles pour le retrouver le jour des élections et les jours suivants, on l'avait cru mangé par les onces, lui, la jument, la malle postale et le « papier ». Le voir surgir maintenant sain et tranquille faisait parler toute la ville. Qu'était-il arrivé ? Biriba, à toutes les questions, répondait par une expression idiote. Il n'expliquait rien, ne savait rien. Sommeil cataleptique ? Sorcellerie ? Il ne comprenait pas ce qui était arrivé. Il s'imaginait être parti la veille et être arrivé le jour marqué. Tous en étaient émerveillés. Fidencio délirait dans son lit, pris d'une forte fièvre cérébrale. Il avait perdu complètement l'élection. « Défaite

Digitized by Google

puante », criaient les partisans d'Evrando en faisant brûler des feux de joie et des fusées à sifflets.

Grâce à l'inexplicable éclipse de l'estafette, Evrando reprit le pouvoir.

Et le nettoyage commença. On mit à la porte tout ce qui sentait le « *fidencismo* ». Le balai épargna cependant Biriba. Le nouveau cacique (1) s'approcha de lui et lui dit :

— J'ai renvoyé toute la canaille, Biriba, sauf toi. Tu es la seule personne bien dans la bande à Fidencio. Aussi sois tranquille, car ton petit emploi personne ne le prendra, même s'il pleut des tenailles.

Biriba, pour la dernière fois à Itaoca, balbutia un « Oui M'sieu ». A la tombée de la nuit il embrassa le museau de sa jument et sortit de la maison à pas étouffés. Il gagna la grande route et disparut. Et jamais personne ne le revit.

MONTEIRO LOBATO.

(Trad. Serge Milliet).

---

(1) Noms qu'on donnait aux rois indiens.

Digitized by Google